

élevant elle n'ont fait que les porter où leurs talens pouvoient les faire monter un jour.

Où, Monsieur, je crois au grand talent de M. Roucher, malgré les Jugemens des Cafés & des Journaux, malgré les défauts réels de l'Ouvrage: je suis persuadé que l'Auteur du Poëme des *Mois* est un de ces hommes à qui Horace vouloit que l'on décernât la gloire du nom de Poëte. *Des nominis hujus honorem.*

Je crois qu'en général, il a porté plus d'élevation & de fierté dans l'accent de notre Poësie; que, dans plusieurs morceaux, il donne l'idée de cette ivresse Poétique, que respire le génie de quelques Anciens & que l'on ne trouve presque jamais parmi les modernes. Il n'est guères d'homme de talent qui ne l'ait senti en écoutant, & même en lisant M. Roucher; & l'impression qu'ils en ont reçue a inspiré déjà plus d'un beau vers à quelques-uns d'entre-eux. Celui qui ajoute à l'inspiration des Poëtes, doit être un peu Poëte lui-même: il faudroit beaucoup de critiques pour effacer entièrement une telle gloire.

L'imagination de M. Roucher, également sensible aux grands tableaux & aux tableaux touchans de la Nature, fait trouver des couleurs fortes & des couleurs douces pour les reproduire; & c'est encore un des premiers signes du Poëte, d'avoir autant de genres de sensibilité, & autant de formes de talent que la nature a de genres de beautés. Car s'il est douteux qu'un homme puisse posséder un génie universel, il est certain du moins que le Poëte doit avoir une sensibilité universelle.

Le Chantre des *Mois* me paroît posséder à un haut degré un autre don qui caractérise plus essentiellement peut-être la Poësie: c'est le mouvement. *Énée*, suivi du seul *Achante*, cre au hasard dans les sables de la Lybie. Une femme paroît à leurs

yeux : ils sont prêts à l'adorer , parce qu'elle est belle , & qu'elle se montre sensible à leurs maux ; mais ils ne savent encore si c'est une Nymphe , ou une Mortelle : elle marche ; à ses mouvemens ils reconnoissent une Déesse : *& vera incessu patuit Dea.* Voilà l'image de la Poésie ; & cette comparaison charmante est d'un Poète : elle est de M. l'Abbé Delille. Par-tout la Poésie de M. Roucher est en mouvement , & ce mouvement , aussi varié que les sentimens qui le produisent , est tantôt le pas lent & rêveur d'un Amant qui se promène en des lieux où chaque objet est marqué d'un souvenir tendre ; tantôt , c'est un vol impétueux qui le porte rapidement dans tout l'univers , par-tout où la Nature a des beautés ; c'est le vol immense de ces oiseaux des hautes régions , qui semblent changer de climats à chaque battement de leurs ailes.

Mais, qu'importent des beautés qu'on ne peut trouver qu'au milieu des plus grands défauts, disent des Critiques sévères ?

Eh ! laissez-là les défauts lorsque vous voulez juger si un homme a du talent , & un grand talent. Souvenez-vous toujours que la médiocrité peut éviter les défauts , & que le talent seul peut produire les beautés. *Vitavi culpam , non merui laudem :* prenez-garde que c'est Horace qui l'a dit. Le génie donne au goût des plaisirs que le goût ne lui rend guères , a dit encore un homme de beaucoup d'esprit & de talent. Je ne fais s'il ne lui rend pas des plaisirs ; je fais au moins qu'il lui rend de grands services. Mais que celui-là auroit un goût foible & borné , qui pourroit ignorer que c'est une chose bien différente de juger l'Auteur , & de juger l'Ouvrage. Eh quoi ! faut-il donc que le Soleil brille toujours dans un ciel pur , pour vous faire avouer que l'astre du jour est sur nos têtes ? Ne reconnoissez-vous point la présence à ces longues bandes de pourpre

à ces couleurs si richement variées dont il peint le contour des nuages qui le couvrent ? Le premier souffle des vents va dissiper ces nuages ; il a fallu le souffle de Dieu pour créer le Soleil.

Je lis vingt fois quelques livres de l'Énéide, pour une fois que je lis quelques livres de la Pharsale ; mais je n'oublierai jamais que Lucain avoit fait la Pharsale à l'âge où Virgile faisoit le *Culex*.

On nous crie : « il faut pardonner les fautes à ceux qui ouvrent la carrière des Arts ; mais après que deux siècles de lumière ont éclairé une nation , il ne faut plus admirer des beautés mêlées de défauts. Il est trop facile alors d'avoir de ces talens remplis d'inégalités. » Non ; les siècles de lumière ne rendent pas les beautés neuves & sublimes plus faciles à trouver : ils apprennent seulement à éviter les fautes ; ils rendent la connoissance & la pratique de l'art plus faciles. Les Campistron naissent en foule à ces époques ; & les Crébillon , malgré leur barbarie , sont des hommes très-rares. Dans quels momens un Ecrivain reçoit-il de son goût les avertissemens les plus prompts & les plus sûrs ? C'est lorsque son talent ne fait qu'imiter , plus ou moins heureusement , des beautés déjà connues. Mais trouve-t-il des idées & des images nouvelles ; une expression ou une forme , dont le modèle n'est pas dans la Langue ; se présente-t-elle à lui ; son goût est étonné de ces choses nouvelles & inconnues : il hésite ; il peut se tromper ; il peut manquer de goût en devenant original & créateur , & ce malheur n'est pourtant pas le plus grand qui puisse lui arriver. Dans tous les tems & dans tous les siècles , il faut avoir le même respect & la même indulgence pour les esprits créateurs. Les uns ouvrent la carrière des Arts ; les autres ouvrent de nouvelles carrières dans les Arts. Quel mérite pourriez-vous avoir de ne point vous égayer dans ces vieux empires , ouverts de

tous côtés par des chemins sur lesquels des pierres numéraires vous disent par-tout la route que vous devez tenir ? Celui qui a découvert un nouveau Monde peut s'égarer facilement, & s'égare encore avec gloire dans ce monde qu'il a trouvé.

Je me surprends encore dans un écart, Monsieur ; mais pour celui-ci, je ne vous en demande point d'excuses ; je ne crois pas m'être éloigné beaucoup de M. Roucher.

Son Poëme me fournissoit abondamment de quoi justifier l'opinion que j'ai de son talent ; mais il est sous les yeux du Public, qui l'a beaucoup acheté, malgré un certain monde qui l'a beaucoup décrié ; & je puis borner mes citations. On m'a dit que les vers qui suivent les huit ou dix premiers avoient essuyé beaucoup de critiques ; les voici :

Sur la roche sauvage, où le chêne a vieilli,
 J'irai m'asseoir ; & là, dans l'ombre recueilli,
 A l'aspect de ces monts suspendus en arades,
 Et du Fleuve tombant par buyantes cascades,
 Et de la sombre horreur qui noircit les forêts,
 Et de l'or des épis flottans sur les guérêts,
 A la douce clarté de ces globes sans nombre,
 Qui, flambeaux de la nuit, rayonnent dans son ombre,
 A la voix du tonnerre, au fracas des Autans,
 Au bruit lointain des flots se croisans, se heurtans,
 De l'inspiration le délire extatique
 Versera dans mon sein la flamme poétique ;
 Et parcourant les Mers, & la Terre & les Cieux,
 Mes Chants reproduiront tout l'ouvrage des Dieux.

On peut reprendre des fautes dans ces vers ; mais que celui à qui la nature a donné des organes sensibles à la Poësie, les entende, ou qu'il, les récite lui-même, à haute voix, & qu'il dise si la première impression qu'il en reçoit, n'est pas celle de la Jane

gue du Poëte ? S'il n'entend pas résonner à son oreille cette harmonie imposante qui seule peut donner à un homme le droit de prendre & de toucher la lyre ? S'il examine ensuite plus particulièrement les détails, qu'il dise si, dans les deux premiers vers qui mettent le Poëte dans une attitude si pittoresque, la coupe du second, *j'irai m'asseoir*, n'est pas un coup de pinceau qui rend cette attitude si gulièrement frappante ? Si ce beau vers

Et de la sombre horreur qui noircie les forêts,

n'est pas l'imitation la plus hardie & la plus heureuse de ce superbe vers de Virgile,

Et caligantem nigrâ formidine lucum.

je le demande à M. l'Abbé Delille, qui doit si bien savoir comment il faut traduire Virgile ?

Le chant du Rossignol, qui semble destiné à célébrer les graces du printemps, auxquelles il ajoute tant d'intérêt & de charmes, est une des choses qui ont le plus frappé les hommes, & que les Poëtes de tous les siècles ont été le plus jaloux de peindre. Dans presque toutes les Poésies, il étoit question du Rossignol & de son chant. Eh bien ! que dans toutes les Langues on cherche, sur le chant de cet oiseau, des vers que l'on puisse comparer avec avantage à ces vers de M. Roucher :

Mais frappé tout-à-coup d'une éclatante voix,
J'écoute, & reconnois l'Orphée ami des bois ;
Le tendre Oiseau caché sous un taillis sauvage,
De ses tons variés animant le rivage,
Traîne tantôt sa voix en soupis languissans,
Tantôt la précipite en rapides accens,
La coupe quelquefois d'un gracieux silence,
Et plus brillante encore, la roule & la balance,
Vingt fois renalt le jour dans l'Orient vermeil,

Tandis que cet oiseau, refusant le sommeil,
S'obstine à célébrer son amoureuse histoire :
Hélas ! il ne sait pas que ses chants de victoire
Avancent à la fois & présagent sa mort.

Il n'y a pas un mot qui ne soit de la vérité la plus fidelle, & qui ne fasse cependant une beauté de Poésie. Qu'il est rare d'être à la fois si exact & si poétique ! On doit comprendre que je ne compare point à ces vers ce morceau de Virgile, *Qualis populeâ, &c.* l'objet, le dessin & les beautés de ce morceau sont d'un genre absolument différent, & ne permettent aucune espèce de comparaison.

Je voudrois que l'on tendit justice au talent de M. Roucher ; mais mon dessein n'est pas de dissimuler que son talent est resté quelquefois au-dessous de lui-même, des sujets qu'il a traités, des modèles ou des rivaux qu'il devoit avoir l'ambition d'égalier ou de surpasser. Par exemple, quatre ou cinq Poètes parmi les anciens & les modernes, Lucrèce & Virgile chez les anciens ; Thompson, M. de S. Lambert & Malfilatre chez les modernes, ont peint ce moment où les feux de la Nature renouvelée, versent les flammes de l'amour dans le sein de l'homme & de tous les animaux ; & c'est-là, sans doute, un des tableaux les plus magnifiques & les plus intéressans que la Nature puisse offrir au génie du Poète. J'en conviens ; dans le tableau entier M. Roucher est resté au-dessous de tous ces Poètes contre lesquels il devoit lutter. Je ne sais si l'on en conviendra, mais il me semble aussi qu'il les a tous surpassés dans le morceau des amours du Cheval. Peut-être cet avantage a-t-il de quoi le consoler ; car on peut avoir encore du talent, en restant même au-dessous de ces Poètes ; & il faut en avoir infiniment pour leur être quelquefois supérieur. Ce morceau a été cité très-souvent

mais ce qui me dispense encore mieux de le citer ici, c'est qu'il est déjà dans la mémoire de tous ceux qui aiment beaucoup la Poésie.

M. Imbert a été frappé, Monsieur, de la description du voyage de la Peste noire autour du Globe. Que cette idée est belle en effet, de donner le mouvement du vol d'un monstre à toutes les images de ce fléau destructeur ! & quels traits de Poésie !

Le Monstre déployant ses ailes ténébreuses,
Vole au Cathai, s'abbat sur ses villes nombreuses,
Les comble de moutans entassés sous des morts ;
Reprend son vol, du Gange atteint les riches bords,
Les transforme en passant en vastes cimetières.

Une seconde fois fait expirer Carthage.

Entr'eux [les Espagnols] & les François quelque tems en
balance,

Des Monts Pyrénéens sur les Alpes s'élançe.

N'est-ce point-là, Monsieur, la marche de ces chevaux des Dieux d'Homère, qui, dans trois pas, ont atteint les bornes du Monde ?

Touche au Pôle, & soudain, &c.

Ce dernier trait, si beau par lui-même, a le mérite d'en rappeler un autre de Montesquieu, qui m'a toujours paru d'une grande beauté. Montesquieu peint les Barbares poussés successivement vers le Nord, & ADOSSÉS CONTRE LES BORNES DU MONDE, ne pouvant reculer, se précipitant de tout leur poids sur l'Empire Romain. J'observerai ici, Monsieur, que dans ce morceau de la peste, on trouve un discours d'une éloquence très-noble & très-touchante ; c'est celui que Philamandre adresse à Dieu, dans le Temple où il se renferme avec

ses enfans. C'est bien ainsi que doit parler à Dieu la vertu malheureuse par les fléaux de la Nature ; & ceux qui le reliront, conviendront peut-être que M. Roucher ne manque pas, comme on l'a dit, du talent de l'éloquence.

Mais si l'on veut prendre une idée de la variété des tons & des couleurs de la Poësie de M. Roucher, que l'on rapproche sur-tout de ce morceau de la Peste, le morceau sur les regrets des Fables de la Mythologie.

Heureux jours, où les Dieux habitoient les campagnes,
 Où Pan, Flore & Cérès, Diane & ses compagnes,
 De mensonges rians fascinoient les Mortels,
 Et voyoient l'allégresse encenser les autels ;
 Qu'êtes-vous devenus, beaux jours que je regrette !
 Qu'il étoit doux alors d'habiter la retraite
 D'une grotte, d'un bois ; & dans les champs voisins,
 De voir l'or des épis, & l'azur des raisins !
 Alors l'illusion, pour consoler la terre,
 Offroit des Dieux amis à l'homme solitaire ;
 Des Dieux qui, comme lui, citoyens des hameaux,
 Avoient connu long-tems ses plaisirs & ses maux.
 Ces pins religieux, ces vénérables hêtres,
 Étoient l'asyle aimé des Déeses champêtres ;
 Chacun d'eux, jusqu'au jour marqué par son trépas,
 D'une jeune Dryade enfermoit les appas :
 Elle le défendoit des fureurs de l'orage,
 Et pour l'homme Berger en nourrissoit l'ombrage.
 Le raisin n'étoit pas un fruit inanimé ;
 C'étoit Bacchus lui-même en grappe transformé,
 Sur la jeune Erigone étendant son feuillage.
 L'Amant que trahissoit une Amante volage,
 Couché languissamment sur un lit de roseaux,
 Contoit son infortune à la Nymphé des eaux ;
 Et le bruissement de la vague tremblante
 Étoit alors pour lui cette voix consolante

Dont l'amitié fidelle assouplit nos douleurs,
Et l'Amant soulagé laissoit tomber des pleurs.

Il est difficile de ne pas sentir dans ce morceau cette grâce & cette mollesse qui charmoient Horace dans les vers de Virgile.

Qu'êtes-vous devenus, beaux jours que je regrette !

Que ce mouvement est touchant & vrai !

Alois l'illusion, pour consoler la terre,
Offroit des Dieux amis à l'homme solitaire,
Des Dieux qui, comme lui, citoyens des hameaux,
Avoient connu long-tems ses plaisirs & ses maux.

Il ne faut pas beaucoup de beautés de ce genre & de cet effet, pour faire preuve d'un talent très-rare & très-heureux.

Je finis, Monsieur ; mais je ne puis m'empêcher de vous citer encore un morceau ; un de ceux du Poème que j'aime le mieux. C'est le tableau d'une veillée de Village.

C'est là qu'au jour obscur d'une lampe enfumée,
Près d'un brasier nourri d'un faisceau de ramée,
Chacun s'assied ; les jeux se mêlant aux travaux,
L'un d'une dent nouvelle arme ses vieux rateaux ;
L'autre arrondit le van, dont la sagesse antique
Fit d'un culte épuré le symbôle mystique ;
Lycas taille sans art le sceptre des Bergers ;
Nice, avec plus d'adresse, entre ses doigts légers
Route l'osier pliant, le façonne en corbeilles,
Ou l'élève en panier pour ses jeunes abeilles.
Et cependant Baucis, en tournant son fuseau,
Raconte dans un coin l'histoire du hameau ;
Dit qu'elle a vu le bled regorger dans les granges,
Que l'Automne donnoit de plus riches vendanges ;
Que tout est bien changé, les hommes & les tems,

Et que l'on n'aime plus comme dans son printemps.
 Life, à ces derniers mots, sourit, & sur Cléandre,
 En lui serrant la main, jette un regard plus tendre ;
 Les autres tour-à-tour occupés & distraits,
 Demeurent sans oreille à tous ces longs regrets.
 Mais sitôt que Baucis, d'un ton de voix plus sombre,
 Commence à leur parler d'esprits errans dans l'ombre,
 De fantômes, de mots, qui du fond des tombeaux,
 S'allongent dans les airs, traînant d'affreux lambeaux,
 Agitent une torche, & de longs cris funèbres,
 Et du bruit de leurs fers remplissent les ténèbres,
 Croissent le voyageur dans sa route perdu ;
 Le travail à l'instant demeure suspendu,
 Le folâtre tumulte expire, & l'auditoire
 Frémit, presse les rangs, & de l'œil suit l'histoire.

On peut bien dire ici du Poète qu'il peint ce qu'il voit, & qu'il fait voir ce qu'il peint. Tout ce morceau est plein de ces sensations neuves qui seules peuvent rajeunir le style, & faire réaliser par l'expression les images qu'on a conçues. Un homme de goût a critiqué cette expression, *Et des yeux suit l'histoire* ; j'en suis étonné : il me semble qu'on ne pouvoit trouver un mot plus heureux pour peindre cette attitude de tous les Assistans, qui, les regards fixés sur le Conteur, semblent écouter des yeux son récit.

Dans toute cette longue Lettre, Monsieur, mon objet n'a point été d'imposer mes sentimens à personne : je demande seulement que l'on me pardonne d'avoir énoncé les miens avec cette étendue. J'ai parlé de ce que je sentoisi ; j'ai cru que je mériterois quelque indulgence. Je desire d'avoir apporté quelques consolations dans le cœur de M. Roucher, qui a dû être cruellement blessé de toutes ces injustices. Je me féliciterois sur-tout d'avoir écrit cette Lettre, si elle ajoutoit quelque chose au courage

qu'il doit porter dans le Poëme Epique qu'il commence. L'expérience de ses erreurs & des injustices des hommes, portera sans doute de nouveaux trésors dans son talent. Il sentira que la plus forte méditation doit jeter les fondemens de ces grands Ouvrages de Poësie, avant que l'imagination y répande toutes ses richesses; que les tableaux physiques de la Nature apperçus par les yeux, sont bien plus faciles à peindre que ces passions dont les mouvemens se cachent souvent au fond de nos ames, & que l'œil de l'imagination peut seul y découvrir; qu'un des plus grands hommes & des plus aimables de l'Histoire moderne, que Gustave, qui réunissoit tous les dons du héros, doit être chanté par un Poëte qui réunisse tous les dons du génie; & qu'enfin, dans le cours de son travail, il vaut mieux recueillir les critiques de ses amis, que les louanges mensongères ou exagérées des Sociétés de Paris.

(Cet Article est de M. Garat.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Gazette*; celui du Logogryphe est *Drame*, où se trouvent *ame*, *Dame* & *ame*.

É N I G M E.

Aux Saints Ordres, Lecteur, je prépare la voie.
Qui veut y parvenir, qu'il examine & voie
Si sa vocation est telle qu'il le faut.
On ne veut point d'un fat, d'un sot, ni d'un bégault;
On veut un homme vrai, pieux, savant, sincère,

Et qui, riche une fois, des pauvres soit le père.
 J'habite & la campagne, & la ville & la Cour.
 Le nombre de mes sœurs augmente chaque jour ;
 Chaque jour quelquefois peut-être il diminue.
 Tantôt je suis couverte, & tantôt je suis nue.
 Susceptible de barbe, on me la fait souvent ;
 Ainsi que dans le monde on me voit au Couvent.
 Grande ou petite, il faut que je sois toujours ronde ;
 Et qui me prend, renonce aux vanités du monde.
 J'éleve un grand génie, & souvent un butor.
 (Je ne te disois pas qu'on me trouve à la Trape.)
 Tu dois me deviner ; me tiens-tu ? — Pas encor ;
 — Eh bien, vas me chercher sur la tête du Pape.
 (*Par le Curé de la Chapelle Filismoen, en Bretagne.*)

L O G O G R Y P H E.

SANS usage le jour, ce n'est qu'à la lumière
 Que tu pourrois juger de mon utilité.
 Lecteur, à celle qui t'éclaire,
 Peut-être ai-je déjà redonné la clarté.
 Si tu ne me tiens pas, poursuivons à loisir,
 Monté sur mes huit pieds, d'abord je vais t'offrir
 Un insecte volant ; un terme de silence ;
 Un port de mer connu sur les côtes de France ;
 Une pièce d'argent ; ce qui donna le jour
 A celle qu'on nomma la mère de l'Amour.
 La Nymphé qui jamais ne se tait la première ;
 Ce qui dans une lampe est toujours nécessaire.

Peut-être en dis-je trop ; car sans ce dernier point
Je serois inutile, & n'existerois point.

(Par M. C. de G. , Officier au Régiment
de Boulonnois.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*PENSÉES sur plusieurs points importans de
Littérature, de Politique & de Religion ,
recueillies de l'Histoire Ancienne & du
Traité des Études de M. Rollin , par
l'Abbé Lucet, avec cette Épigraphe : Les
jeunes gens ne puiseront jamais des leçons
d'une morale plus saine & d'un goût plus
épuré que dans les Ouvrages de M. Rollin.
Tant que ceux qui président à l'éducation
publique ne donneront eux-mêmes d'autre
guide à leurs Élèves , on ne doit pas craindre
pour les Beaux-Arts une entière décadence.*

PALISSOT,

ON a blâmé plus d'une fois , avec raison ,
ces compilations , ou , pour mieux dire , ces
mutilations de nos meilleurs Écrivains , que
des gens , la plupart sans esprit , ont la
manié de publier sous le titre d'*esprit*. On a
dû juger néanmoins , par l'accueil que le
Public fait d'ordinaire à ces sortes de com-
pilations , de quelle utilité quelques-unes
d'entre-elles pouroient être , si elles offroient

en effet ce que leur titre semble promettre. Il est agréable sans doute de voir réuni, dans un espace peu volumineux, les sentimens & les pensées de nos célèbres Auteurs, placées dans un ordre qui les rende en quelque sorte moins étrangères les unes aux autres. Le Rédacteur de la Poétique de M. de Voltaire a très-bien fait, par exemple, de rassembler avec beaucoup d'ordre & de goût, & de ranger, sous des titres généraux, les pensées éparées dans les Œuvres de cet illustre Écrivain, sur divers point de Littérature & de Poésie : il en a formé en quelque sorte un corps d'Ouvrage complet, & c'est un service qu'il a rendu aux Lettres. L'Éditeur du choix que nous annonçons s'est proposé le même but à l'égard des Œuvres de M. Rollin, & l'a très-bien rempli. Ce Recueil peut être regardé comme un corps de morale, de politique & de Littérature à l'usage des jeunes gens. « Si le sentiment peut passer pour un
 » bon juge, écrivoit Rousseau au célèbre
 » Professeur, je puis dire qu'il n'y eut ja-
 » mais de difficulté plus mal fondée que
 » celle que vous dites vous avoir été ob-
 » jectée sur la prétendue longueur des ré-
 » flexions dont votre narration est quelque-
 » fois accompagnée, ni de plus mauvais
 » conseil que celui qu'on vous a donné de
 » les abrégier. C'est vouloir ôter de votre
 » Livre ce qui le distingue le plus utilement,
 » & même le plus agréablement, de tant
 » d'autres Histoires dont le Public se trouve

» inondé, & qui, dépouillées de l'instruc-
 » tion qui doit être le but de l'Écrivain &
 » le fruit de la lecture, méritent plutôt le
 » nom de Gazettes savantes que celui d'His-
 » toires. Quelque nécessaires que ces ré-
 » flexions soient aux jeunes gens, vous con-
 » noissez trop bien les hommes pour ne pas
 » sentir combien elles le sont aux per-
 » sonnes avancées en âge, & qui passent
 » même pour les plus raisonnables. »

Et encore dans une autre Lettre. « Cette
 » partie de votre ouvrage, qui est la plus
 » utile, est en même-temps la plus agréable
 » & celle qui satisfait le plus l'esprit. » Or,
 ce sont ces réflexions que l'Éditeur a recueil-
 lies & rangées dans un ordre où elles se pré-
 tent un mutuel secours pour faire mieux
 entendre les divers points de morale ou de
 littérature qui y sont traités. Son travail a
 eu sans doute pour objet particulier les
 Élèves de l'Université, qui trouveront ras-
 semblés dans un seul Volume, les réflexions
 les plus propres à former leur cœur, leur
 esprit & leur goût; & c'est en cela sur-tout
 qu'il semble digne de M. Rollin. O bon, &
 respectable Rollin! toutes tes pensées, toutes
 tes intentions ont été pures; tous tes senti-
 mens ont toujours été ceux d'un parfait
 Citoyen. L'amour du bien public, l'en-
 thousiasme de la vertu, le respect pour les
 mœurs ont toujours animé ton cœur & ta
 plume. Tu ne bornas point ton travail &
 tes études à ta propre satisfaction & à ta
 gloire,

gloire, tu n'eus pour but que l'utilité publique. Cette noble inclination t'a inspiré pendant tout le cours de ta laborieuse carrière, & t'a dicté ces Ouvrages recommandables pour tous ceux qui ont du goût & de la probité. Ton nom sera béni dans l'intérieur des familles vertueuses. Il sera cher aux bons pères, & respecté des enfans que tu as choisis de préférence pour tes Lecteurs & pour tes juges, & qui ne te liront jamais sans se sentir portés à devenir meilleurs. Si tous les Gens de Lettres te ressembloient, chacun d'eux seroit content de sa place, nul ne porteroit envie aux talens de ses Collègues, il n'y auroit point parmi eux de ces usurpateurs de la renommée Littéraire, qui, pour s'élever eux seuls, oppriment tous les autres. Ils ne connoitroient point cette tyrannie de l'esprit, qui consiste à voir d'un œil jaloux les succès de ceux qui ne pensent pas comme eux, à être blessé de leur réputation, à rabaisser leur mérite, à n'estimer que son propre goût & ses propres opinions, & à dominer seul dans l'empire des Lettres.



DICTIONNAIRE universel des Sciences morale, économique, politique & diplomatique, ou Bibliothèque de l'Homme d'État & du Citoyen, mis en ordre & publié par M. Robinet, Censeur Royal, tomes X & XI, in-quarto. A Paris, chez l'Éditeur, rue de la Harpe, à l'ancien Collège de Bayeux, 1779.

LA réputation de ce grand Ouvrage est faite. Les différens Journaux qui en ont parlé, lui ont donné des louanges justement méritées. Ceux même qui avoient paru d'abord prévenus contre ce Livre, en ont reconnu le mérite; &, revenus de leur prévention, ils ont eu lieu de se convaincre que cette collection de mémoires, d'observations & de traités sur les différentes branches de la science du Gouvernement, étoit judicieusement faite, & d'autant plus précieuse, que nous manquions d'un corps de sciences politiques; qu'elle remplissoit exactement son titre, pouvant servir de Bibliothèque à l'Homme d'État & au Citoyen, assez affectonné à la chose publique pour desirer de connoître ce qui la fait prospérer. Nous nous contenterons donc d'ajouter ici que l'on trouvera dans ces deux nouveaux volumes, comme dans les précédens, des vues profondes & réfléchies, d'excellens principes d'administration, des maximes d'une saine politique, propres à

accroître la gloire extérieure & la félicité intérieure des États. On lira avec plaisir, & nous osons dire avec fruit, les articles *Cabinet d'État, Cabinet Politique, Cadraſte, Calomnies de parti, Cambray, Congrès de Cambray, Police des Campagnes, Canada, Canal de Navigation, Droit Canon, Capitation, Capitulation Impériale, Caractère National, Carleton, Extrait de ſes Négociations, Paix de Carlowitz, Caſtel de S. Pierre, Catilina, Caton, Cécill, Secrétaire d'État & grand Tréſorier d'Angleterre, Célibat, Cens, Cenſeur Royal, Cenſure publique, Cérémonial, Cercles de l'Empire, Ceſar, Champ de Mars, Change, Changemens politiques, Charte, Administration des Chemins, Chine, & pluſieurs autres, car nous pourrions les citer preſque tous. Il n'y en a pas un ſeul, même des moins conſidérables, & de ceux qui paroiffent les moins importans, qui ne contienne quelque inſtruction & quelque vue d'utilité publique. A meſure que les Auteurs avancent dans la carrière, leurs forces ſemblent ſ'accroître, leur marche eſt plus ferme, plus sûre; les queſtions les plus délicates, celles où il eſt le plus difficile d'accorder les droits reſpectifs des différentes claſſes de la ſociété civile, ſont diſcutées avec ſagacité, & la ſcience politique ſe développe ſous leur plume également ſage, correcte & féconde.*

S P E C T A C L E S.

ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE.

M. d'Auvergne , Sur - Intendant de la Musique du Roi , a été nommé pour succéder à M. Berton , dans la place de Directeur de l'Opéra ; il est entré dans l'exercice de ses fonctions le Samedi 27 du mois dernier ; M. Gossec lui est Adjoint en qualité de Sous-Directeur.

Avant de faire aucune observation sur les difficultés qui sont , aujourd'hui plus que jamais , attachées à cette place , nous dirons deux mots de la situation actuelle de l'Académie Royale de Musique.

Ce Spectacle est resté sous les ordres immédiats du Secrétaire d'État , ayant le département de la Ville de Paris ; mais il n'est plus régi intérieurement , comme autrefois , par la volonté d'un Directeur , qui étoit alors l'ame de la machine , & qui n'en est plus que le premier membre. Un Comité , composé de six personnes , délibère , conjointement avec le Directeur , sur les opérations à faire ; & dans ce Comité , comme dans tous les autres de la même espèce , la pluralité des voix fait pencher la balance , mais la voix du Directeur est comptée pour deux. Les personnes qui composent le Comité sont

MM. Legros, Durand, Vestris, Gardel, Dauberval & Noverre. Chacun d'eux est chargé de veiller sur un objet relatif ou au service du Public ou à l'Administration de la machine. Le premier a l'inspection du luminaire; le second, celui des machines; le troisième veille à ce que les postes soient bien tenus & bien gardés; le quatrième à le district des décorations & peintures; le cinquième, celui du magasin des habits; le dernier enfin, est nommé pour présider à la rentrée des contributions que les danses des autres Spectacles doivent à celui-ci. Il se tient de temps à autre des assemblées générales où le Comité rend compte de ses opérations; les principaux sujets y sont consultés & invités à faire les réflexions qu'ils croient utiles.

Tout ce qui tient à la musique regarde essentiellement le Directeur. Mais que l'on jette un coup-d'œil sur les divisions qui naissent aujourd'hui des différens systèmes de musique, & l'on sera forcé de sentir que la place dont nous parlons, quoique dégagée d'une foule d'objets qui ne lui appartiennent plus qu'en partie, est néanmoins entourée des difficultés les moins faciles à surmonter. En effet, rien de plus embarrassant que de puiser en même-temps dans un vieux répertoire, où il existe à peine quelques Ouvrages faits pour être goûtés par le Public actuel, & de faire exécuter les productions des nouveaux Musiciens au milieu des cris

d'enthousiasme ou de haine que poussent quelques centaines d'extravagans, dont les mots de ralliement sont *Germaniam* ou *Italiam*. En vain la justice, la sagesse & l'intérêt de l'Opéra engageront le Directeur à choisir tantôt un Ouvrage d'un genre, tantôt un Ouvrage d'un autre; il s'entendra reprocher la faveur qu'il accordera, dira-t-on, à tel Compositeur préférablement à tel autre; il entendra un parti entier répéter scandaleusement ces clameurs, auxquelles le Public, d'ailleurs très-facile à séduire comme à entraîner, ne prêterà que trop souvent l'oreille.

Nous ne faisons point ces observations pour effrayer M. d'Auvergne, mais au contraire pour l'engager à examiner attentivement les devoirs que sa place lui impose, dans un temps où tout est esprit de parti. L'Opéra n'a jamais eu plus de besoin d'un Directeur qui sache joindre l'intelligence au goût, & la sagesse au courage; nous aimons à penser que M. d'Auvergne est doué de toutes ces qualités, & qu'en conséquence il ne peut manquer de répondre aux espérances qu'ont fondées sur lui les Amateurs du Théâtre de Polymnie.

COMÉDIE ITALIENNE.

Nous ne dirons rien de Mademoiselle Deschablon & de M. Desplaces, qui ont débuté dans *la Fausse Magie* le Dimanche

21 Mai, sinon qu'avec quelques moyens de plaire à une certaine portion de Spectateurs, ils n'ont eu qu'un succès médiocre.

Le Mardi 23, on a représenté pour la première fois *la Demande Imprévue*, Comédie en trois actes & en prose.

Cet Ouvrage, qui a une ressemblance assez remarquable avec *le Souper mal apprêté* du Comédien Hauteroche, a été fort applaudi dans le premier acte, & reçu très-froidement dans le cours des deux derniers. On assure que l'Auteur s'occupe d'y faire des coupures & des changemens capables de réchauffer l'intérêt; nous attendrons donc, pour en rendre compte, qu'on en ait repris les représentations; ou bien quand la Pièce sera imprimée, nous en parlerons à l'article des Nouvelles Littéraires.

Le Mardi 30 Mai, on a remis *la Fausse Suivante*, ou *le Fourbe Puni*, Comédie en prose & en trois actes, par Marivaux & Parfait l'aîné.

Nous ne donnerons point d'analyse de cette Pièce, une des plus médiocres du Théâtre Italien. La décence, la vérité, la vraisemblance y sont blessées à chaque instant, sans qu'il s'y trouve rien de plus pour la gaieté & l'intérêt. Elle eut autrefois un assez grand succès, mais elle le dut au rôle de Trivelin, que représentoit alors le Comédien de Hesse, Acteur d'un grand mérite, mort en 1778, & qui méritoit plus de regrets qu'il n'en a excités.